

J. FAGET - LA DANSE

1825

BIBLIOTHÈQUE X
G. DESRAT

N° d'ordre.....

N° du Catalogue.....

Page du Catalogue.....

From the library of
Richard Powers

Dever

DE

LA DANSE,

et particulièrement

DE LA DANSE DE SOCIÉTÉ.

DE
LA DANSE,

et particulièrement

DE LA DANSE DE SOCIÉTÉ,

Par J. Faget, de Bordeaux,

PROFESSEUR DE DANSE.



A PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE GRANGE-BATELIÈRE,

N° 26;

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS,
AU PALAIS-ROYAL.

4825.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ,
éditeur du *Voyage autour du Monde*, etc.,
rue Christine, n° 5.

ÉPITRE DEDICATOIRE

À M. Coulon,

PROFESSEUR DE LA PREMIÈRE CLASSE DE DANSE
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

MONSIEUR,

Ecrire sur la danse sans parler d'un professeur tel que vous, ce serait une inconvenance d'autant plus grave de ma part, que j'ai tant à me louer de votre caractère privé et du zèle avec lequel vous avez accueilli et cultivé mes faibles talens.

Votre modestie me pardonnera donc la liberté que je prends de mettre votre nom en tête de cet opuscule, non pour lui servir de protection auprès de tous les amis des arts auxquels il est si cher à tant de titres,

mais pour me servir à vous donner un témoignage public de mon estime et de mon admiration.

C'est dans ces sentimens, Monsieur, que je vous prie d'agréer cet hommage, et de croire à toute la reconnaissance avec laquelle

J'ai l'honneur d'être avec considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
et élève,

J. Faget (de Bordeaux),

Professeur de danse,

Rue Grange-Batelière, n. 26.

INTRODUCTION.

LA danse est naturelle à tous les peuples de la terre. Elle est contemporaine de la poésie. Son berceau même a précédé celui des arts. Dès que l'oreille des hommes a été initiée à l'harmonie, elle a soumis la danse à son prestige; elles ont formé une union constante, et ont marché pour ainsi dire ensemble comme deux sœurs. Sans rappeler ici l'empire divin que la danse exerçait sur les Grecs et sur les Romains qui avaient fait de Terpsichore la compagne d'Uranie, de Melpomène, d'Euterpe, de Thalie, sans révéler les leçons enchantées qu'elle enseignait aux nymphes et aux grâces elles-mêmes, qui ne se rappelle le charme qu'elle prêtait aux pas légers des jeunes vierges d'Israël qui précédaient l'arche et l'environnaient d'un nuage de fleurs? Voyez le prophète roi David; il mariait à sa danse les accords de sa harpe sacrée. La sagesse à Rome s'enivrait de ses jeux dans les cérémonies pompeuses: Caton, le sévère Caton, y recordait ses danses, et Socrate, qui s'était laissé instruire par la belle Aspasia, avec délice sacrifiait à ses jeux.

Toutes les villes célèbres qui vouèrent un culte aux arts, offrirent d'abord leur encens à la danse, Sparte,

Athènes, Rome, Suze, Memphis s'en disputèrent la gloire. Les fils du nord dansent au milieu de leurs neiges et de leurs glaçons. Colomb trouva la danse en Amérique, Cook admira les danseuses d'Otaïti : que faut-il de plus pour prouver que cet art est inné chez les hommes, et qu'il est celui peut-être auquel ils s'abandonnent avec le plus d'aptitude et d'effervescence?

Cette tendance, ce goût décidé pour un exercice, doivent faire supposer qu'il y a quelque raison puissante qui justifie un penchant aussi vif; en effet, indépendamment de l'agrément de cet art, il est reconnu qu'il contribue beaucoup au développement des forces physiques de l'homme, en lui faisant acquérir en même tems une grâce et une liberté dans tous ses mouvemens, qui servent à relever encore son port majestueux. C'est sous ce point de vue que les anciens se livraient à la gymnastique avec une ardeur si excessive, et qu'ils avaient placé la danse sur la première ligne entre tous leurs exercices du corps. Les Grecs et les Romains ne durent leur supériorité sur tous les autres peuples de l'antiquité, qu'à l'excellence de leur méthode gymnastique. La danse y jouait toujours le premier rôle.

Pausanias, Dion et plusieurs autres écrivains nous ont transmis sur cette matière des détails qui prouvent à quel point de perfection la danse avait été portée de leur tems. Elle entraînait comme base dans l'éducation de tous les jeunes gens de condition libre, et les deux sexes se livraient à cet exercice avec une égale ardeur. Entre autres exemples, on peut voir dans Plutarque ce que devait avoir de noble et de majestueux la fête de Diane

à Sparte. Qu'on se figure trois cents jeunes garçons et trois cents jeunes filles dansant ensemble sur les bords de l'Eurotas, et exécutant, avec la plus rare précision, tous les genres de danses usités à cette époque.

L'Opéra lui-même, si célèbre de nos jours en Europe par la perfection de ses danseurs, ne peut qu'imparfaitement réunir l'idée de ce tableau sublime. Les danseurs grecs furent les plus célèbres de l'antiquité; ils inventèrent toutes les sortes de danses qu'adoptèrent ensuite les Romains; mais ces derniers ne furent jamais de véritables artistes, quoique la pantomime, l'une des parties constitutives de la danse, ait été en grand honneur parmi eux.

Je l'ai déjà dit, la danse était destinée à orner les cérémonies de la religion, qui elle-même fondait toutes les réjouissances publiques. Ainsi, au retour d'une armée victorieuse, les jeunes Athéniennes, formées en chœur, exécutaient depuis les portes de la ville jusqu'au temple des chants et des danses en l'honneur de leurs concitoyens vainqueurs. Au départ pour une guerre, les jeunes combattans allaient en dansant implorer la faveur des dieux; et le prix de la danse était aussi vivement disputé qu'aucun autre prix. Aux jeux célèbres qui avaient lieu chaque année dans toute la Grèce, de tous les genres de danse, la pyrrique était le plus cher aux Grecs si passionnés pour tous les beaux arts. C'était une espèce de quadrille où chaque danseur était armé d'une hache et d'un bouclier d'airain. Les diverses figures se terminaient toutes par un coup de hache sur le bouclier, et le retentissement des armes, mêlé aux

sons d'une musique guerrière, élevait et enflammait à la fois l'ame des spectateurs. On raconte de la pyrrhique, ou danse armée, des effets si merveilleux que l'esprit se refuse à y croire.

Les Romains s'occupèrent davantage de la pantomime que de la danse proprement dite; leur goût pour ce genre d'amusement fut poussé à un tel point de fureur, que fréquemment les pantomimes excitèrent des séditions dans Rome. Les empereurs furent plusieurs fois forcés de les bannir de la capitale de l'empire; mais bientôt les instances du peuple les y faisaient rentrer. Du reste, leur talent était porté à un si haut degré de perfection, s'il faut en croire les historiens romains, qu'il justifie la passion qu'inspiraient leurs exercices. Bachylle et Pylade, qui fleurissaient sous le règne d'Auguste, à l'aide de leur jeu de physionomie et de leurs gestes, faisaient tout ce que les autres hommes ne peuvent faire entendre que par le secours de la parole.

La danse, comme tous les autres arts, tomba dans la décadence avec l'empire romain. La barbarie plongea l'Europe dans une nuit de ténèbres, et l'espèce humaine ne sembla vivre que pour dévaster ou servir. Mais à mesure que la marche croissante de la civilisation ralluma le flambeau des lumières, les beaux-arts se rallumèrent par degré, et sortirent de nouveau de l'état d'abaissement dans lequel ils étaient tombés depuis tant de siècles.

L'Italie fut le premier pays qui jouit du retour des lumières; aussi sa prospérité date-t-elle de plusieurs siècles avant celle des autres états de l'Europe, Venise,

Florence, Naples, Gènes étaient de riches et puissantes cités, que la France, l'Angleterre et l'Allemagne croussaient encore dans la misère et l'ignorance.

Les grands seigneurs féodaux avaient rapporté des croisades l'amour du luxe et de la représentation; ils puisèrent dans les guerres d'Italie le goût des beaux-arts et de l'urbanité. Le mariage de Catherine de Médicis avec Henri II acheva de donner l'impulsion à la nation française; l'étiquette de la cour régla un cérémonial qui dut être à la fois noble et gracieux, puisque la reine était entourée des premières femmes de son royaume, et malgré la fureur des guerres civiles de religion, le bon ton et la galanterie de la cour de France commencèrent à devenir célèbres dans toute l'Europe. La poésie prenait un essor plus assuré, la danse la suivait de près, et dans les fêtes qui se célébraient à la cour, les premiers gentilshommes et le roi lui-même dansaient fréquemment en public.

L'époque où la danse commença à briller d'un vif éclat, est celle du règne de Louis XIV. Ce grand roi, protecteur de tous les genres de gloire, encouragea magnifiquement tous les grands danseurs de son siècle.

L'Académie royale de Musique fut fondée; les maîtres les plus habiles y furent appelés, et dès ce moment l'art marcha à grands pas vers sa perfection. Louis XIV lui-même ne dédaigna pas de figurer avec avantage dans plusieurs ballets représentés à la cour, car il était un des plus beaux danseurs de son royaume, et son exemple, entraînant une foule des premiers seigneurs de France,

l'art en prit une extension qui conduisit bientôt toute la nation à cultiver cet agréable talent.

La danse est une des causes qui ont le plus servi à rapprocher les deux sexes , et à conduire par conséquent les hommes à adoucir la rudesse de leurs manières. La danse a créé la politesse, l'urbanité, le bon ton, l'élégance des manières, et introduit dans la société cet échange réciproque d'élégantes manières qui avaient établi si haut en Europe la réputation galante de la nation française.

Mais en voilà assez à ce sujet, et revenons à l'histoire de la danse. Jamais elle n'a été portée à un plus haut degré de perfection que vers la fin du règne de Louis XV. Tous les matériaux préparés et rassemblés par Louis XIV avaient été utilisés, et les bornes de l'art furent posées par le célèbre Vestris. Mêlant les trois genres de danse, le sérieux, le comique et le naïf, sans jamais les confondre, il fut placé au dessus de tous les danseurs qui l'avaient précédé. Aussi excellent mime qu'excellent danseur, il possédait dans un égal degré de perfection toutes les qualités qui constituent le grand artiste. Vif, léger, vigoureux, gracieux, expressif, rempli de précision et d'audace, il fut toujours original sans cesser d'être pur. Vestris, en un mot, fut le classique de la danse.

La révolution n'a pas détruit en France le goût de la danse; l'Académie royale de Musique est toujours demeurée ouverte : les premiers sujets de la danse furent toujours appelés à en faire partie. Les applaudissemens qui suivent leurs successeurs nous prouvent qu'ils sont

encore dignes de la faveur que l'ancien Opéra s'était acquise à si juste titre.

Nous allons prouver que l'Académie royale de Musique possède encore dans son sein des artistes qui peuvent justifier son goût et son choix.

M. Albert, sans partialité, présente le type le plus parfait de la noble et belle danse; le citer, c'est avoir tout dit. Cependant nous aurons occasion de parler de lui comme chorégraphe.

Nous distinguons M. Montjoie, doué du physique le plus heureux; il a toute la dignité du héros et les nobles grâces du prince et de l'amant. C'est un danseur d'une école classique; il se développe bien; et qui, d'ailleurs, a créé des rôles pantomimes qui lui font le plus grand honneur.

Rendons un juste hommage à la danse de M. Coulon, notre second Zéphir. Quelle superbe élévation, précision et légèreté! Rarement il manque son aplomb : qualité qui devient plus rare de jour en jour et qu'on ne saurait trop apprécier.

Je me sens entraîné comme malgré moi par la danse vive, légère de notre Ferdinand Figaro; on a pu l'égaliser dans son genre, mais le surpasser est chose difficile. Il donne la vie à la pantomime, de l'esprit et de l'intention à ses gestes : les paroles ne Metaient pas mieux.

Qui n'admire aussi la danse de M. Gosselin dans le sérieux, qui joint à des pointes brillantes la légèreté et la précision? Il semble toujours maître de ses aplombs. Ne sort-il pas quelquefois un peu de son genre? Je crains

que sa taille élevée ne lui permette pas d'y déroger. Son genre est si beau, pourquoi le quitter ?

M. Barrez voltige un peu, comme le papillon, de fleur en fleur ; il essaie tous les genres, et réussit dans tous. C'est une bonne fortune pour l'Opéra que cet actif et brillant danseur. En a-t-on besoin ? on le trouve à point nommé. Son talent est digne d'être applaudi, et l'utilité dont il est mérité de l'avancement.

Le jeune Crombé, dont le physique semble destiné à figurer les Zéphirs, promet un danseur plus qu'agréable ; il est léger et gracieux. On désirerait que ses genoux fussent un peu moins tendus : les pointes en deviendraient plus brillantes ; je crois aussi qu'il danserait mieux, s'il cherchait à moins bien danser.

On s'attend bien que je jetterai quelques fleurs au devant des pas de notre Zéphir Paul, qui vient de nous être rendu après six mois d'absence. Pour parler techniquement la langue du danseur, rien de plus surprenant que Paul dans *les tems couchés* : élévation, légèreté, éclat, prestige entraînant, il possède toutes ces qualités au degré le plus éminent. On peut dire de ce danseur éblouissant ce qu'un de nos poètes les plus élégans, et l'amateur le plus distingué de l'Académie royale de Musique disaient, d'un autre Zéphir comme lui, le célèbre Duport : *Courez vite, car il s'envole.*

Il est cependant à craindre que la nouvelle école, dont il est le chef, n'entraîne après elle la ruine totale de la vraie danse. Ses élèves, ses imitateurs, pour se faire absoudre, auront-ils les ressorts et la séduction d'un modèle si étonnant ?

Après avoir rendu un juste hommage aux talens de nos danseurs, nous éprouvons un vrai plaisir à fêter les nymphes brillantes qui composent à l'Opéra la cour de Terpsichore.

Nous citerons d'abord madame Anatole, dans le genre sérieux. Le public, privé de ses talens depuis quatre mois, la verra reparaître sous peu de jours. Les connaisseurs n'ont pas oublié sa brillante exécution, son élan, sa vigueur et ses poses fières et hardies. Comme mime aussi, c'est un talent très-estimable. Mademoiselle Noblet, dont il sera question plus d'une fois, est une admirable danseuse dans son genre. Sans nous arrêter à ses grâces, à l'expression de ses traits, nous la félicitons sur son ensemble parfait. Mademoiselle Fanny Bias nous paraît avoir ressuscité ce fini d'exécution que l'art, secondé de la nature, semblait avoir réservé pour la célèbre madame Gardel, dont la danse eût été applaudie à la cour comme elle l'était au théâtre.

L'hommage va chercher de soi-même mademoiselle Lacroix, que la nature s'est plu à embellir de tous ses dons. Cette danseuse élégante et noble séduit autant le spectateur par le charme de sa danse que par l'attrait de sa figure et de sa taille. Il serait à désirer qu'elle eût un peu de vigueur. L'Académie royale de Musique s'est montrée bon juge à son égard, et en appréciant son talent, elle a travaillé elle-même pour ses propres intérêts. Je ne puis m'empêcher d'applaudir aussi aux brillantes dispositions de mademoiselle Julia. Sa danse, gracieuse et légère, promet une seconde Fanny Bias.

S'il m'était permis d'emprunter les couleurs mythologiques, son portrait serait celui des nymphes. Quelle prête l'oreille à d'utiles conseils, et elle laissera peu de choses à désirer.

Deux danseuses du même genre viennent s'offrir à moi, madame Montessu et mademoiselle Hulin, dont l'enfance a représenté les Amours. Mademoiselle Hulin se distingue par le brillant et l'énergie, madame Montessu par cette danse électrique, aérienne, qui, semblable à celle des Sylphes, le dispute à la danse de son frère, et s'empare en badinant de l'enthousiasme du public. Rendons aussi justice à la danse ferme et noble de madame Elie. Elle se fait remarquer non-seulement par la vigueur de ses pas, mais sa pantomime, dans les rôles graves, est loin d'être à dédaigner : elle est mime et danseuse. Mademoiselle Legallois, qui nous procurera le plaisir de faire son éloge comme mime, a quel droit au nôtre comme danseuse. L'affection qu'elle porte à son art nous fait entrevoir chaque jour de nouveaux progrès.

Vous, mademoiselle Brocard, faite pour représenter tout aussi bien une Grâce voluptueuse qu'un Amour espiègle, un peu plus de travail et de penchant peut-être à suivre les bons avis, et vous ferez sur le public, par l'attrait de l'art et du talent, l'impression que vous faites sur lui par tous vos agrémens naturels. Nous vous félicitons de votre avancement.

Quant à vous, mademoiselle Marinette, danseuse vive et enjouée, tous les spectateurs conviennent que vous êtes charmante dans plusieurs rôles que vous avez

créés, et je suis persuadé que le célèbre Dauberval n'eût pas manqué de trouver en vous le modèle de son Page inconstant.

Si l'on veut encore des danseuses agréables, pourquoi ne nommerait-on pas mesdames Buron, Vignerot et Mélanie Noblet?

La débutante, mademoiselle Fourcisi, sort d'une école supérieure : on s'en aperçoit aisément à la manière dont elle a le haut du corps placé. De la grâce, des poses bien dessinées, voilà ce qui la distingue maintenant. Le brillant et l'éclat viendront avec le tems.

Art charmant! art enchanteur! que te manque-t-il pour égaler les autres arts qui empruntent souvent ton secours? le pouvoir, comme eux, de fixer et de perpétuer tes séductions. Mais, hélas! aussi fugitif que la pensée, tu n'existes qu'un moment, et un souvenir que le tems efface chaque jour, est la seule trace que tu laisses après toi.

DE
LA DANSE,

ET PARTICULIÈREMENT

DE LA DANSE DE SOCIÉTÉ.

~~~~~

**CHAPITRE PREMIER.**

—

De la danse de théâtre.

La danse ne doit être comptée au nombre des arts libéraux , qu'autant qu'on désignera la danse de théâtre. Cet exercice commande un travail si long , si pénible et si soutenu , et une si grande réunion de qualités physiques , qu'on ne peut contester à l'artiste qui y acquiert une juste célébrité , cette distinction honorable , prix flatteur de ses efforts et de ses travaux.

Une physionomie agréable et une bonne construction sont des points essentiels dans un jeune sujet que l'on destine au théâtre ; mais le moindre vice de construction peut faire avorter à jamais les plus grands efforts et la meilleure volonté.

Il y a trois grandes divisions dans la construction , l'*arquée* , la *droite* et la *jarretée*. Les femmes sont généralement *jarretées* , les hommes presque tous *arqués*.

La meilleure des trois constructions est la *droite*. L'*arquée* et la *jarretée* entraînent après elles des défauts



marqués qui occasionent des imperfections graves, que le travail le plus opiniâtre ne peut souvent dompter. Par exemple, les sujets *arqués* ont généralement les hanches étroites et peu ouvertes, ce qui leur donne une danse dure, sèche et saccadée. Les *jarretés*, au contraire, ont les hanches libres et une danse moelleuse; mais, par suite de leur construction, ils ont le genou cagneux et en dedans, défaut que n'ont pas les *arqués*. On remarque que les *arqués* ont plus de vigueur, et les *jarretés* plus de liant. Les *arqués* sont obligés de beaucoup tendre pour *entrer* et *croiser* leurs tems; les *jarretés*, au contraire, sont souvent obligés de lâcher les genoux.

La conformation du pied ne doit pas être observée avec moins de soin que celle de la jambe et de la cuisse. En règle générale, il faut que le pied soit petit, et le coudepied élevé. La raison en est sensible. Plus le coudepied est élevé, moins le sujet a d'efforts à faire pour le *tendre*, et, par suite, pour *baisser les pointes*, tandis qu'un pied long et plat offre toujours un aspect désagréable, s'il n'est parfaitement *tendu*; ce qui est d'une grande difficulté, et ne peut être la suite que d'un grand travail.

La taille d'un homme qui se destine à la danse de théâtre doit être moyenne. Il ne faut pas qu'elle excède cinq pieds deux ou trois pouces. Cette taille donne la possibilité de mettre tous les mouvemens du corps et des bras en harmonie avec le travail des jambes, et concourt à former cet ensemble sans lequel les parties les plus brillantes cessent d'avoir leur véritable valeur. Les autres qualités physiques qu'exige l'art de la danse sont la vigueur, la précision et l'adresse. Ces deux der-

nières qualités s'acquièrent par le travail : rien ne saurait remplacer la première.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la partie mécanique de la danse; voici le lieu de dire ce qui classe le danseur au nombre des véritables artistes.

L'imagination, qui enflamme et donne la vie à tout, est aussi nécessaire au danseur qu'au poète et au musicien. C'est elle qui colore la danse, enfin qui la fait arriver jusqu'à l'expression. Un exemple fera mieux sentir ceci qu'une définition. Mademoiselle Bigottini, considérée simplement comme exécutante, offrait une danseuse agréable; mais, considérée sous le rapport de l'expression, c'était une véritable artiste. Il y avait de l'ame dans sa danse, ce qui est bien au dessus de la froide correction de l'école. Mais aussi, que de travail et de soins ce talent ne lui avait-il pas coûté! Ceux qui ont vu les commencemens de mademoiselle Bigottini ne se rappellent ses essais que pour en admirer d'avantage l'étonnante perfection qu'elle avait atteint à la fin de sa carrière théâtrale.

Il faut avoir profondément réfléchi sur les passions et sur les mouvemens du cœur humain, pour être parvenu à les exprimer à l'aide du geste et de la physionomie. Le laconisme du langage dont on se sert n'admet que ce qui est net et clair, et si l'art du comédien, qui appelle la parole à son secours, est déjà si difficile, que dire de celui qui n'a que la faible ressource du geste et de l'expression du visage! Au premier examen, un tel art semble impossible. Mademoiselle Bigottini a prouvé, dans le rôle de Nina, que cette impossibilité était possible.



Mademoiselle Legallois, qui lui a succédé, est douée d'un physique noble; elle joint la décence à des mouvemens souples et gracieux; elle laisse encore à désirer, mais comme elle entre à peine dans la carrière, son âge sert d'excuse à un talent qui se perfectionne tous les jours. L'art de reproduire sur sa physionomie les pensées de l'ame, est un art difficile. Il ne se perfectionne guère que sous les yeux du spectateur : le public devient alors le vrai maître de pantomime; ses applaudissemens décèlent les sensations que l'artiste lui a fait éprouver, il l'avertit alors qu'il est dans la bonne route, et ne doit plus s'en écarter. S'il reste froid, passif, c'est que le talent de l'artiste n'est point encore arrivé jusqu'à lui. Il faut travailler de nouveau pour entraîner le cœur, ce juge si inexorable; car, supposé même un public peu connaisseur, il y a des sensations si vives, qu'on ne peut se les cacher. Un élan inopiné se fait sentir, et l'admiration devient générale. C'est ce que produisait mademoiselle Bigottini, et que vient de reproduire mademoiselle Noblet dans le rôle de Clari. Cette belle danseuse, qui fait honneur à l'école de M. Mase, marche par une route opposée à celle de mademoiselle Bigottini. Elles sont supérieures sans avoir le même genre de supériorité. Mademoiselle Noblet n'a peut-être pas cette douce mélancolie que la nature a imprimée sur les traits de mademoiselle Bigottini; mais, dans les grands mouvemens de l'ame, elle rivalise, par une verve innée, les qualités précieuses et la sensibilité touchante de son modèle.

C'est ici l'occasion de dire un mot de la chorégraphie, cet art non-seulement de noter les pas et les figures

de la danse, expression simplement technique, mais de mettre en action tous les ressorts de la pantomime, de composer pour son muet langage une fable, un plan, une intrigue, un nœud et un dénouement. La chorégraphie, pour étendre son domaine, s'est associé les plus agréables divinités de la fable; elle en a fait ses compagnes, ses sœurs; et Terpsichore, Thalie, Polymnie, Melpomène lui ont offert leurs secours. J'ai dit Melpomène, parce que j'ai pour preuve le ballet de *Médée*, du célèbre Noverre, qui s'ouvrit sa carrière d'une manière si brillante, et qui exprima les détails de son art dans un ouvrage remarquable dans tous ses points. La pantomime, soumise aux lois de la chorégraphie, s'est accrue, s'est embellie, s'est énorgueillie même de sa nouvelle existence. Elle peint toutes les passions de l'ame, la fierté, l'ambition, le sentiment. Voyez avec quel charme elle sait intéresser au sort des amans malheureux! Nina et Clari, sous les pinceaux de Milon, ne font-elles pas couler des larmes aussi douces que véritables? Dauberval, de tous les chorégraphes peut-être le plus spirituel, le plus vif, le plus ingénieux, ne vous fait-il pas, à son tour, éprouver tout ce que la volupté réunit à la fois de plus naïf et de plus passionné. On dirait que ce chorégraphe, durant sa vie si fin, si enjoué, si délicat, si amoureux des plaisirs, souffle au personnage qu'il met en scène les sensations dont il était agité; tout enfin, jusqu'à ses espiègleries, respire la grâce et la volupté. Peut-être lui reprocherait-on de tems en tems quelques tableaux qui font baisser un peu les yeux de la pudeur; mais ces licences chorégraphiques appartiennent à son genre de talent. Il a



voulu être lui-même, et il l'a été. M. Gardel, plus sage, plus élevé, plus noble, s'est placé à la tête de tous les chorégraphes célèbres. Il dessine ses plans avec ce goût et ce jugement exquis qui n'admettent point d'alliage dans les compositions destinées à l'Académie royale; ses tableaux les plus voluptueux ont une couleur de décence qui les fait aimer et admirer des spectateurs les plus difficiles. Il se plaît à s'égarer dans les mensonges de la mythologie. Les voluptés de l'Olympe sont celles que son imagination préfère à tout. M. Milon marche à ses côtés, mais son genre est différent. Il se plaît à parcourir les scènes de la vie; ses tableaux pleins de charme et de sentiment sont aussi crayonnés par le goût le plus pur. Il hait, comme Gardel, le bruit, et aime mieux plaire par le sentiment. Il est difficile d'avoir mieux réussi. M. Milon est non-seulement le maître de pantomime le plus habile que nous connaissions, mais il est lui-même le premier des mimes. Franchement, qui osera se charger après lui du rôle du père de Clari? Ces deux chorégraphes célèbres ont fait des élèves distingués dont on applaudit avec plaisir les ballets. Nous sommes loin d'oublier MM. Aumer, Deshayes, et ce danseur surtout si plein de charmes, d'élégance et de noblesse, M. Albert, qui ressuscite le beau genre de la danse, en règle si bien les effets, et qui donne de si flatteuses espérances par son joli ballet de *Cendrillon*. Mais qu'il nous soit permis de nous arrêter sur M. Blache, et de féliciter l'Académie royale de Musique de l'heureuse acquisition qu'elle vient de faire de son brillant talent. Si j'en juge d'après mes sensations, il nous fait espérer un digne successeur de Gardel et Milon.

La danse mécanique, pour le théâtre, est enseignée à Paris avec une grande supériorité. Presque tous les talents viennent des classes de MM. Coulon, Vestris et Maze. On remarque que la majeure partie des danseurs sort de la classe de M. Coulon. Avec quelle fidélité ce savant professeur a recueilli toutes les riches traditions des Noverre, des Dauberval, des Vestris, des Gardel, des Milon, etc.! Ce sont, si j'ose le dire, des archives vivantes dont l'importance ne peut être calculée que par les résultats. Nous invitons M. Coulon à consigner dans une théorie de la danse les observations que son savoir et son expérience l'ont conduit à faire sur un art dont il est aujourd'hui le conservateur. Il existe un grand nombre d'ouvrages sur la danse, mais aucun d'eux ne traite de cet art sous un point de vue général. Presque tous ceux qui ont écrit sur cette matière se sont attachés à des parties secondaires. Une bonne théorie serait dans ce moment d'autant plus utile, et même indispensable, qu'on ne peut se dissimuler qu'il se forme une nouvelle école.

## CHAPITRE II.

De la danse de société.

LA danse de société est de pur agrément. Avec des soins, un amateur peut aisément parvenir, en peu de



tems, à faire un danseur de société très-distingué. Il y a peu d'années encore, que Paris renfermait un grand nombre d'amateurs dont le talent, en ce genre, était tout-à-fait hors de ligne. La bonne société de la capitale conserve encore le souvenir de Chatillon, Villette, du fameux et trop malheureux Tréniz, qui fit ses délices pendant plus de quinze années, et qui, atteint d'une folie violente, attendit la mort comme un bienfait dans l'une des loges de l'hôpital de Bicêtre. Tréniz était de Bordeaux, cette terre classique de la danse, qui se glorifie d'avoir envoyé à l'Opéra Albert, Ferdinand, Barrès, Antonin, etc.

Aujourd'hui l'on ne peut disconvenir que le goût de la danse ne soit beaucoup diminué.

Mais avant de passer à une défense en forme de la danse de société, qu'il me soit permis de la faire précéder de quelques considérations assez importantes.

On ne peut se dissimuler que l'étude de la danse ne soit propre à donner un développement favorable au corps et même à la santé des jeunes gens; qu'elle ne serve à leur faire acquérir une démarche aisée, un maintien agréable et une tournure gracieuse, et enfin ne soit le complément d'une bonne éducation.

La danse est aussi nécessaire aux jeunes gens qu'aux jeunes demoiselles. On peut même dire qu'elle est plus utile aux premiers. En effet, il est facile de se convaincre que les jeunes gens, accoutumés à des exercices violens, et par suite de leurs habitudes bruyantes, ont plus besoin de réformer leur démarche irrégulière, que de jeunes demoiselles habituées à des manières de vivre douces, et portées naturellement à l'imitation des per-

sonnes sous la direction desquelles on les place pour faire leur éducation.

Lorsqu'un jeune homme a terminé son éducation en Angleterre et en Allemagne, on l'envoie à une académie d'arts pour y faire ses exercices: il en était de même en France, avant la révolution; or, ces exercices consistaient dans la danse et dans l'escrime.

Ce qui distingue éminemment la danse de société de la danse de théâtre, c'est qu'elle ne comporte point tous ces grands développemens qui ont besoin de l'optique pour être appréciés convenablement; elle doit être toute de grâce, et n'admet les tems en l'air qu'avec sobriété. Un danseur de société doit toujours danser sans se fatiguer. Si l'on sent qu'il peine, toute l'illusion disparaît, et l'on ne voit plus ce je ne sais quoi ami des grâces et ennemi du travail. Aussi, tout danseur de société qui voudra faire briller son talent, devra se régler au moins d'un degré au dessous de sa force réelle. Comme le spectateur est tout-à-fait sur le même plan, il faut que tout soit d'un fini gracieux. Les petites choses doivent être soignées, et c'est dans la perfection que brille le goût du danseur. Bien accompagner sa dame, s'occuper toujours d'elle, lui donner la main décemment et avec grâce, avoir des poses agréables et sans affectation, joindre enfin une danse facile à ces détails gracieux, voilà ce qui constitue un danseur de société tel qu'on en désirerait beaucoup: les réunions y gagneraient sous tous les rapports.

Les jeunes gens ont besoin de travailler plus que les demoiselles, dont les vêtemens cachent les défauts. Ils sont forcés de se mettre les pieds et les genoux en de-



hors, ce qui exige un travail plus soutenu ; mais une fois cette difficulté vaincue, ils ont bientôt appris les élémens de la danse. Les jeunes gens, à Paris, ont beaucoup de dispositions pour cet art d'agrément ; il est dommage qu'il ne le cultivent pas avec plus d'assiduité.

Les demoiselles ont peu de chose à faire pour arriver à un degré de supériorité ; pour peu qu'elles aient de la bonne volonté, un maître attentif en fait aisément, dans six mois, de charmantes danseuses.

### CHAPITRE III.

#### De la contredanse.

ON ne danse plus aujourd'hui en société que la contredanse, encore, pour achever d'éclipser le peu qui reste d'agréables danseurs, on quadruple les quadrilles : il en résulte qu'on ne fait que marcher au lieu de danser. Presque toujours les cavaliers se heurtent contre les dames, et à peine a-t-on assez de place pour débrouiller péniblement la figure de la contredanse que joue l'orchestre. Si, au lieu de vouloir danser tous à la fois, les danseurs consentaient à figurer chacun à leur tour, une contredanse à seize pourrait, bien exécutée, présenter à l'œil du spectateur, le tableau d'un petit corps de ballet ; mais il est difficile de rencontrer seize personnes qui sachent exactement les figures ; et pour peu

qu'il se trouve un cavalier qui ne sache ni danser, ni marcher, il en résulte une confusion désagréable.

La contredanse à huit, qui est aujourd'hui tout-à-fait tombée en désuétude, avait le double avantage de permettre à chaque danseur et à chaque danseuse de développer un talent facile et de ne jamais tronquer les figures. On évitait le choc, les froissemens et une foule d'autres inconvéniens que la contredanse à seize entraînait trop souvent. Une société tout entière s'amusait alors à voir exécuter un quadrille par des danseurs trop heureux de s'amuser eux-mêmes, en servant à l'agrément des autres ; mais la mode en a autrement décidé. De tels arrêts, pour être décisifs aujourd'hui, ne sont pas pour cela irrévocables. Espérons qu'une heureuse innovation nous rendra la contredanse à huit et d'aimables danseurs pour l'exécuter. Qu'on parcoure les nombreux salons de la capitale, ils sont peuplés de jeunes demoiselles qui, par l'élégance de leur tournure, leur grâce, leur légèreté séduiraient tous les yeux, si l'art eût développé en elle les dons de la nature.

La contredanse doit en général être dansée sagement. Un bon ensemble est plus désirable qu'un bon danseur qui n'est pas secondé. Un amateur qui sait ne donner que juste la mesure de développement que demande le genre, fera toujours beaucoup plus d'effet qu'un danseur d'une supériorité marquée, qui ne sait pas se mettre au niveau de la contredanse.

Voilà la raison pour laquelle les danseurs de société ont toujours été supérieurs dans ce genre aux danseurs de théâtre.

La contredanse est le véritable triomphe des dames ;



c'est là qu'elles peuvent développer avec avantage toutes les grâces inimitables dont la nature a doué leur sexe. Quel exercice leur est plus favorable, dans quelle habitude de la vie peuvent-elles faire éclater davantage le charme de leur physique, et tout ce que leur enjouement a de piquant et de gracieux !

Paris renferme un grand nombre de danseuses de société qui en ont fait les délices. On n'a pas encore oublié la manière élégante dont mesdames Charlot et l'Escot dansaient la contredanse. Cette dernière jouit, comme peintre, d'une grande réputation.

Madame Récamier, si célèbre par une beauté, et qui fit tant de sensation à Paris et même en province, fut aussi une des premières danseuses de son époque. On peut s'en rapporter, sur ce point, au témoignage de madame la baronne de Staël, si bon juge dans tous les arts, et l'un des grands écrivains de notre siècle. Voici ce qu'elle dit de madame Récamier, dans une de ses notes sur *sa Corinne* :

« C'est la danse de madame Récamier qui m'a donné l'idée de celle que j'ai essayé de peindre. »

Si, comme tout le fait espérer, la danse se régénère et reprend dans les salons les avantages dont l'avait privée une mode capricieuse, on ne sera pas long-tems sans la voir refleurir.

## CHAPITRE IV.

Du menuet, de la gavotte, du pas russe, et de quelques autres danses particulières.

LORSQUE la danse florissait dans tous les salons, les simples contredanses ne suffirent plus au talent toujours croissant du danseur de société. On emprunta alors quelques pas détachés de la danse de théâtre. Le genre noble fut d'abord adopté, et le menuet fut bientôt dansé avec un égal succès à la cour et à la ville. Mais le caractère majestueux et grave de cette danse ne pouvait pas long-tems convenir à la vivacité française, et la gavotte le remplaça.

Cette danse, la plus élégante qui ait jamais existé, demande de la part du danseur et de la danseuse qui l'exécutent, une qualité de talent qu'il est fort rare de trouver dans la société; mais enfin, lorsque le hasard fait rencontrer dans le même salon deux personnes capables de bien danser ce pas, on ne trouve rien de plus noble et de plus gracieux.

Le pas russe, l'anglaise, la cosaque sont des pas agréables, mais bizarres. On les a peu dansés, et maintenant on ne les danse plus du tout: si l'art n'avait fait que des pertes de ce genre, il aurait peu de choses à regretter.



~~~~~  
CHAPITRE V.
~~~~~

## De la valse.

IL faut aimer la valse pour la comprendre. A proprement parler, ce genre de danse ne s'apprend pas. Les trois pas de valse ne sont que des décompositions du même pas sur un mouvement de mesure différent. On valse en France, parce qu'on y fait un peu de tout; mais la terre classique de la valse est l'Allemagne. On y trouve des valseurs, et surtout des valseuses infatigables. Il y a des vales qui durent deux ou trois heures, et souvent l'orchestre est lassé avant les valseurs. Ceci n'est point une hyperbole, c'est un fait attesté par toutes les personnes qui ont voyagé en Allemagne.

~~~~~

CONCLUSION.

IL résulte de tout ce qui précède, que la danse a été depuis long-tems négligée à Paris; mais on observe avec plaisir que depuis un an elle a repris faveur. Cela peut venir du talent simple et gracieux qu'ont développé quelques danseurs dans les réunions les plus brillantes de la capitale. Quant à moi, qui peut-être ai contribué un peu à ce changement, je désire que les travaux que j'entreprends tous les jours pour arriver à ce but puissent se réaliser. Aurai-je jamais le plaisir de voir cet art charmant aussi cultivé qu'il mérite de l'être?

FIN.

